

Todorova (Maria) – *Imaginaire des Balkans.* –
Paris, Éditions de l'EHESS, 2011 (En temps & lieux. 24).
352 p. Bibliogr. Index.

Rarement l'observation selon laquelle les éditions et matérialités successives dans lesquelles des textes se donnent à lire font partie intégrante des vies d'une œuvre aura-t-elle été aussi juste que dans le cas d'*Imagining the Balkans*, cet ouvrage de l'historienne Maria Todorova, originalement publié aux États-Unis en 1997 et qui nous parvient en langue française au terme d'un long voyage. En quatorze années, le livre a été re-composé, re-paginé, ré-illustré, se voyant

adjointre préfaces et postfaces inédites en fonction des lectorats auxquels de nouvelles traductions le destinaient, ainsi que des débats qu'il suscitait¹. L'énumération de ces traductions – en bulgare, allemand et serbe (1999), grec et roumain (2000), slovène et macédonien (2001), italien (2002), turc (2003), albanais (2006) et polonais (2008) – serait fastidieuse, n'était le sujet même de l'ouvrage : une réflexion sur les conditions de production et de circulation des représentations sociales attachées à une région, en l'occurrence les Balkans, doublée d'une étude des liens de parenté unissant construction des savoirs, géographie symbolique et gestion politique d'un espace soumis à un travail de catégorisation exotisant. De fait, peu de livres peuvent se targuer d'avoir joui d'une telle audience internationale et d'avoir influencé l'agenda des recherches sur les Balkans depuis plus d'une décennie, au-delà des frontières disciplinaires (histoire, anthropologie, science politique).

Il n'est jamais sans risque de vouloir répondre en historien à un sentiment d'indignation. L'ouvrage est pourtant né de l'exaspération suscitée chez cette ottomaniste d'origine bulgare établie aux États-Unis par la réactivation, lors de l'éclatement violent de la Yougoslavie en 1991, d'imaginaires du Sud-Est européen comme terre de désordre et de nationalismes guerriers cristallisés au tournant du 20^e siècle². En cette aube hésitante du post-communisme, les décideurs occidentaux se retrouvaient orphelins des grilles de lecture confortablement institutionnalisées par la guerre froide³. La chute du Mur bouleversait la cartographie imaginée d'un continent européen où la dichotomie Est-Ouest s'était fissurée dès les années 1980 avec la revendication, par des intellectuels tchèques, hongrois et polonais, d'une appartenance « centre-européenne » opposée à l'Est soviétique⁴. Comme souvent dans les

moments de brouillage des repères s'observa – sous la plume d'essayistes, de responsables politiques, parfois aussi de chercheurs – une essentialisation culturaliste du passé, qui semblait devoir conférer à l'insaisissable présent la ductilité de la longue durée.

D'autant plus méticuleuse dans sa démonstration qu'elle sait ce que ses interrogations doivent à « l'ici et maintenant » (p. 16), l'auteur retrace le processus au terme duquel une appellation géographique qui signifie « montagne boisée » en turc, née à l'heure médiévale de la conquête ottomane, s'est épaissie de connotations culturelles souvent condescendantes dans les descriptions des voyageurs européens des 18^e et 19^e siècles, avant de se transformer, lors des guerres balkaniques (1912-1913) et du premier conflit mondial, en une désignation dépréciative ultérieurement doublée d'une stigmatisation racialisante. L'originalité de la réflexion réside notamment dans le corpus des sources qui, loin de se cantonner aux écrits de voyage et archives diplomatiques, s'ouvre aux univers fictionnels, ceux du théâtre et du roman, pour mieux expliquer comment l'entrelacs des récits littéraires, savants et politiques a fini par faire naître un sentiment d'évidence, une sorte d'air du temps se tenant pour vérité scientifique, d'autant plus arrogant que l'heure était aux empires européens triomphants.

L'on pourrait assurément interroger la représentativité du corpus, désirer en savoir davantage sur la réception et l'influence des œuvres étudiées dans la genèse et la reconduction de stéréotypes négatifs, questionner les médiations à travers lesquelles répertoires fictionnels et politiques se fondent en une même sensibilité historique. Et comment ne pas regretter, bien que l'auteure s'en soit expliqué – il s'agissait d'écrire un ouvrage destiné

1. Nous en est ici proposée la traduction de la réédition de 2009 par Oxford University Press, précédée d'un nouveau prologue.

2. L'indignation, assez largement partagée parmi les chercheurs travaillant sur les Balkans, donna lieu à plusieurs entreprises de déconstruction des lectures essentialistes, à l'image de Milica Bakic-Hayden, Robert Hayden, « Orientalist Variations on the Theme "Balkans": Symbolic Geography in Recent Yugoslav Cultural Politics », *Slavic Review*, 51 (1), 1992, p. 1-15. En 1994, Larry Wolff offrit, par ailleurs, une très riche réflexion sur l'« invention de l'Europe de l'Est » : Larry Wolff, *Inventing Eastern Europe. The Map of Civilization on the Mind of the Enlightenment*, Stanford, Stanford University Press, 1994. Notons, dans le sillage des écrits de Maria Todorova, les recherches de Vesna Goldsworthy, *Inventing Ruritania. The Imperialism of the Imagination*, New Haven, Yale University Press, 1998.

3. Sorin Antohi, « Habits of the Mind : Europe's Post-1989 Symbolic Geographies », dans Sorin Antohi, Vladimir Tismaneanu (eds), *Between Past and Future. The Revolutions of 1989 and their Aftermath*, Budapest, Central European University Press, 2000, p. 61-77.

4. Exemple est, à cet égard, Milan Kundera, « L'Occident kidnappé », *Le Débat*, 27, 1983, p. 3-22.

à un public américain, non d'une œuvre rédigée depuis les Balkans à l'attention de lecteurs balkaniques (p. 16) – que l'analyse singularise le rôle du regard extérieur dans le façonnage des discours culturalistes, faisant trop souvent l'impasse sur la contribution des élites politiques et culturelles balkaniques à leur coproduction. Non moins stimulant aurait été l'examen des usages tactiques que celles-ci en proposèrent, y compris à des fins de distinction sociale en interne (la ligne de démarcation entre élites urbaines et populations rurales étant souvent énoncée dans des catégories culturelles rejetant les périphéries sociales aux marges de l'euroanéité) et à l'échelle de la péninsule (les gradients de la balkanéité saillant dans les contrastes entre voisins). De fait, l'on ne saurait oublier que le maniement relationnel de la « rhétorique balkaniste » par les responsables politiques d'ex-Yougoslavie a constitué l'une des conditions de possibilité de l'actualisation de ces représentations dans les années 1990.

On ne peut cependant que saluer le travail d'une historienne animée de cette exigence qui fait la condition même de l'écriture historique – à savoir interroger, depuis des présents changeants, des passés qui s'y révèlent nécessairement autres, tout en ne renonçant pas à proposer une intelligence des situations. D'ores et déjà connu des spécialistes des Balkans, l'ouvrage gagnera à la faveur de cette (très belle) traduction en langue française un public d'universitaires et d'étudiants intéressés par les cartographies symboliques du continent européen, les pouvoirs d'un savoir se jouant de l'onomastique ou les conditions de production de l'altérité. Par-delà la clarté d'exposition et la richesse d'une argumentation érudite, sa lecture est précieuse en ce qu'elle nous rappelle à quel point « voir, c'est reconnaître » (pour reprendre l'expression de G. Lenclud¹)... et combien l'oublier peut avoir des conséquences politiques meurtrières.

Nadège Ragaru -
Sciences Po Paris, CERI

1. Gérard Lenclud, « Quand voir, c'est reconnaître. Les récits de voyage et le regard anthropologique », *Les terrains de l'enquête*, 1, 1995, disponible à l'adresse : <<http://enquete.revues.org/document266.html>>.